



© B. UHLIG/A MONNAIE DE MUNT

Dans "Frankenstein", le ténor finlandais Topi Lehtipuu, artiste exceptionnel, campe la "Créature".

La créature de Frankenstein enfin libre

Opéra À La Monnaie, la Fura dels Baus signe une superproduction à couper le souffle.

Bâti sur une idée originale d'Alex Ollé (de la Fura dels Baus), le projet était prêt depuis deux ans, mais le long détour par la tente de Tour et Taxi avaient retardé sa mise à l'affiche. Dès la découverte de la scène, on comprendra pourquoi. C'est pourtant par l'ouïe que le spectateur glissera dans l'univers glaciaire et futuriste imaginé par les maîtres d'œuvre, happé par les infra-sons, les frictions sonores et les bruits blancs préluant à la découverte du décor.

Mais peut-on encore parler de "décor" ? C'est le propre de la Fura dels Baus de créer son propre univers, si complet, si puissant, si inaugural, qu'il force la fameuse "suspension de l'incrédulité" et plonge le public au cœur d'un réel inventé.

Décor unique et complexe

Ici, c'est une station polaire de l'an 354 de la nouvelle période glaciaire, dirigée par Robert Walton. On vient de dégager le corps gelé, bientôt rendu à la vie, de la "créature" de Victor Frankenstein. C'est à travers les souvenirs de celle-ci que les chercheurs de la station – et le public – redécouvriront le mythe inventé il y a deux siècles par Mary Shelley. Mythe plus que jamais d'actualité, touchant autant à la volonté de toute-puissance de l'homme qu'au rejet de la différence.

Le livret de Julia Canosa (membre de la Fura) est excellent, combinant la progression dramatique et la vocalité tout en ouvrant mille possibilités scéniques. Paradoxalement, alors que le visuel est d'une rare puissance, la mise en scène d'Alex Ollé est plutôt cadrée et doit beaucoup aux lumières : on restera dans un décor unique (la station glaciaire), conçu comme un amphithéâtre dont la scène centrale, circulaire, est délimitée par un cylindre

translucide pouvant remonter dans les cintres (le toit de la station), à la fois écran des souvenirs, coulisse pour les changements d'action, et fascinant objet technique.

Les chercheurs et chercheuses du futur sont revêtus de combinaisons blanches et portent des masques en partie amovibles, les protagonistes du passé sont en costumes du début du XIX^e siècle, l'époque de Mary Shelley, et la "créature", un homme, est nue, couturée, ravagée, sale, et d'une incroyable noblesse.

Catharsis du futur

C'est que le rôle est tenu par le ténor finlandais Topi Lehtipuu, artiste exceptionnel, aussi beau dans sa tête que dans son corps et, de ce fait, incarnation bouleversante du "monstre". Des premiers balbutiements à la conquête finale de la liberté, le personnage aura livré sans détour ses crimes et ses souffrances, il aura grandi, rencontré la compassion de Walton (et du public), et affronté la mort – qui lui était refusée jusqu'ici – libre, et apaisé. Une catharsis de l'après-coup (du roman) qui se salue.

Quant à la musique de Mark Grey, placée sous la ferme direction de Bassem Akiki, elle se révèle inégale, oscillant entre sa fonction de musique de scène, efficace mais sommaire, et des passages lyriques très réussis, comme le duo ouvrant le second acte, confrontant la créature et son "père" – chanté par le baryton Scott

Hendricks, autre pilier de la distribution –, toute la partie vocale d'Elizabeth – somptueuse Eleonore Marguerre – et, en gros, toutes les parties des chœurs (même s'ils ne sont pas aidés par leurs costumes). Le reste appartient plutôt à du théâtre chanté, ou à des effets sonores liés à l'action, sans réelle inscription dans un flux musical et dramatique.

Mentionnons encore, dans cette luxueuse distribution, le baryton Andrew Schroeder (Walton), Hendrickje Van Kerckhove (Justine), Christopher Gillet (Clerval), ainsi que Stephan Loges et William Dazeley.

Martine D. Mergéay

Un cylindre translucide est, à la fois, écran des souvenirs, coulisse et fascinant objet technique.